Quelques belles heures de Mallevaux-dessus

Un dîner au chalet

Les voici tous autour des deux tables que l'on a mises bout à bout. Le photographe, serait-ce la tante Elisabeth équipée de l'un de ces vieux appareils qui vous font pourtant de si belles photos, s'est mis en bout, le dos adossé à la porte de l'écurie que l'on n'aperçoit forcément pas ici, et les fixe pour l'éternité. Ils sont donc là autour des deux tables, probablement pour un dîner de montée. L'assemblée n'est pas complète, en ce sens que des trois frères Brun, il en manque un, mon père. Nous sommes vers 1960, il garde la laiterie où il demeure toute la matinée et qu'il ne quittera à midi que pour aller dîner chez nous sans

monter ici. De ce fait ses fils sont aussi absents de ce repas. Dans tous les cas nulle trace au dehors d'une équipe de gamins qui auraient mangé à une autre table, les bouèbes, les encoubles, les bons à rien, qui ne savent guère faire que d'aller bientôt partout dans le chalet, initiateurs d'un boucan pas possible, et même capables de faire tomber de la poussière par les interstices des planches du plafond de la cuisine. Celui-ci est tout noir de suie à cause des fumées d'un demi-siècle qu'une grande cheminée n'aspirait pas toujours. Probable aussi que l'époque n'est plus où il y avait autant d'enfants pour une montée alors que ceux-ci étaient mis à dîner, non dans la cuisine à la place limitée, mais devant le chalet, à une table à part. Ce dont ils s'en fichaient, ce dont même ils étaient particulièrement heureux. Vive la liberté, et tant pis pour l'ombre jugée humide de l'intérieur où les adultes semblaient pourtant tranquilles et heureux, sauf les femmes qui doivent servir.

La voilà donc l'équipe, celle de cette époque, où l'on ne fabrique plus le fromage depuis deux ou trois ans. On garde certes encore des vaches que l'on traira en fin d'après-midi déjà, mais le lait, on le centrifuge et la crème, on remplit la moitié d'une boille par jour, on la descend à la gare des Pontets d'où elle prendra la direction de Lausanne via le Day où s'effectue le transbordement. Elle gagnera alors là-bas la Centrale laitière ou la Centrale du beurre. C'est ainsi que l'on procède. Il y a de cette manière des tas de boilles devant la gare des Pontets, à l'angle ouest, et qui attendent leur chargement immédiat. De la crème ne saurait traîner sur les quais et même si en principe c'est dans la fraîcheur de l'ombre d'un grand avant-toit.

Ils sont là, les braves, que l'on suppose avoir accompagné le troupeau. Tout au fond, dans le contre-jour qu'offre la porte, encore que l'on voie quand même au dehors les buissons du bord de la clairière, c'est le berger que l'on engage depuis deux ou trois ans, Gueissaz. Le prénom, oublié. A sa gauche serait-ce la femme qu'il a prise avec lui au chalet tandis que cette présence féminine là-haut ne plaît guère à ses employeurs ? Dieu seul sait les turpitudes de ce couple un peu étrange. Gueissaz améliorera le chalet à sa façon rien que pour elle, sa compagne. Du chenit qu'il faudra éliminer un jour.

Ensuite, à gauche de la photo, le Blu, jeune marié encore dont le beau-père Chapuisat, à sa droite, tient le premier d'une famille qui comptera bientôt trois enfants, Paul-Louis. Il regarde contre la porte. Son père, notre grand-père, est en face de lui, avec un béret basque noir mis d'une drôle de manière, déjà chapuisé par l'âge. Il est vrai qu'ici il ne lui reste plus que trois ou quatre ans à vivre. C'est là l'ancienne génération encore à l'ouvrage, tout au moins pour lui le patriarche dont l'occupation porte sur le soin aux cochons à la porcherie du village, là-bas dans le vallon de la Sagne, sur le champ à Jean Goy. Auguste, notre grand-père, il sent bon le cochon !

A gauche, qui regarde lui aussi contre la porte, les bras nus et qui n'apparaissent ici même pas bronzés, est-ce l'effet de la photo, l'oncle Marcel.

Paysan au village, il ne restera pas au chalet pour la traite ni ne s'occupera du bétail d'une quelconque autre manière ou du charriage des boilles, ouvrage réservé au Blu, le seul capable de conduire la land-rover. L'oncle Marcel avec une de ces solides chemises de campagne et un pantalon fort qu'il tient avec une ceinture et des bretelles. Double attelage, pourrions nous dire ! Les autres, en face de lui, ils sont trois, des jeunes en mandzon, les manches de chemise aussi retroussées sous la partie bouffante de cet habit traditionnel de là-haut. Ils sont d'ailleurs les seuls à le porter. Qui sont-ils ? Nous ne le savons pas. A l'heure qu'il est, eux les seuls, mis à part le Blu et son fils, ils doivent vivre encore, quelque part dans le canton. Se souviennent-ils de cette journée dans un chalet perdu du Jura, et gardent-ils en mémoire les propos que l'on put tenir dans cette cuisine un peu sombre, juste éclairée par la porte que peut-être on a laissée ouverte parce qu'il fait chaud et par les deux fenêtres jumelles situées au niveau de l'enrochoir et dont une seule se voit sur la photo.

On mange, on se restaure. On boit un coup dans de gros verres de campagne, des numéros cinq, du rouge. Mais on a presque fini de se restaurer, et maintenant, bientôt, viendra le café. On parle de quoi, en somme, si ce n'est d'agriculture, de cochons, du prix de la viande, de la farine, des fromages, du chalet, des pâturages, à quoi en est l'herbe, si celle-ci est fournie ou si dans deux semaines on tirera déjà la langue, de la politique vaudoise, de Paul Chaudet et de ces autres dont les noms se sont oubliés et qui se trouvaient pourtant alors aux premières loges. Mais celles-ci, ne sont-elles par précisément celles dont on veut oublier le plus rapidement possible les occupants ? On les a assez vus, allez, loin du bal. Et l'on en met des autres du même bois. Rien ne change. Le parti progressiste, tentaculaire, alors domine et place ses pions là où il le faut et en vue de tirer des dividendes. C'est ainsi, c'est ce bon canton de Vaud bon à traire lui aussi, avec ses campagnes, ses montagnes où l'on trouve de si beaux pâturages et chalets.

Il fait beau, puisqu'on a laissé la porte ouverte. On est toujours bien, quand l'on vient de boire deux ou trois verres, guilleret, et même si c'est du gros rouge qui tache. On voit la vie soudain plus facile. Et pour ceux qui devront rester, la saison leur apparaît comme une épopée qu'il sera bon de mener hautement d'un bout à l'autre. Encore qu'il puisse vous venir des doutes. On pense à l'ouvrage si monotone d'une saison. Il faudra aller rapercher, attacher les vaches à l'écurie, traire, centrifuger, laver les ustensiles. Il faudra râbler, charger le tombereau, aller mener le fumier sur le pâturage où l'on y fait d'énormes tas de bouse puis le lendemain ou le surlendemain répandre celle-ci en faisant avec la pelle carrée des grassons que l'on alignera presque au cordeau. Par contre les soins au pâturage, des décombres par exemple, ils sont nuls et ça fait gagner du temps.

Et puis la grand-mère, où est-elle, la grand-mère ? Elle ne vient jamais à la montagne. Quand on lui en parle, quand on voudrait même lui reprocher un peu cette défection pour nous inexplicable, elle dit :

- Je suis assez montée autrefois.

Elle en a donc eu son comptant, de chalet et de pâturage, sa claque. Elle ne peut plus sentir ce monde inintéressant à son goût, trop éloigné surtout. On imagine que quand elle dit qu'elle est assez montée autrefois, elle fait référence au grand-père qu'elle devait accompagner en des tâches que nous ne devinons pas. Mais on le saura un jour, ce n'est pas cela. C'est quand elle était enfant et qu'elle devait aller chercher du lait une fois tous les deux jours à la Petite-Roche, sur France, qu'amodiait sa famille. Alors elle mettait deux heures pour aller, et tout autant pour rentrer au village. De quoi vous en donner le dégoût. Alors on la comprend mieux. Et même que le chalet, pour elle qui aime les sous, ça rapporte. Non pas tellement la production laitière, on ne s'enrichit pas en faisant de la crème, mais surtout à cause du bois. On coupe ainsi parfois des cents stères de fayards que l'on vend le bon prix, et des sapins de bonne venue nombreux encore qui vous rapportent gros, d'autant plus que la main-d'œuvre, à l'époque, elle n'est pas chère. Ainsi Malevaux-dessus, ça laisse des sous. C'est même une petite mine d'or, ce qu'on se garde bien de dire, et ça donne de la consistance à votre compte en banque , capable désormais, parce que sagement géré, de vous faire d'admirables petits !

Ils sont là et ils n'y pensent pas. Seul compte le présent, la porte ouverte sur l'extérieur, le soleil sur le pâturage, la forêt proche, les cris quand même, une équipe de gamins que l'on ne peut pas voir sur le cliché et qui se poursuivent déjà autour du chalet. Et qui est-il, celui qui se tient sur le pas de porte, qui prend l'air, qui semble à l'écart des autres, l'autiste ? On ne peut le savoir. Il ne nous montre que sa nuque parce qu'il regarde lui aussi la clairière pleine de soleil et la forêt proche.

On discute. On refait le monde. Une fois de plus. On achève ce que l'on nous a remis dans l'assiette, des pâtes, un peu froides maintenant que le repas s'achève. On boit moins. Et ainsi le vin que l'on a dans les verres, il ne baisse plus beaucoup. Le verre même reste plein. On a sa dose.

Ces deux tables, on les garde encore au chalet à l'heure actuelle, après bientôt cinquante ans. Elles restent telles qu'elles étaient alors, avec peut-être même des taches de vin qui seraient incrustées dans le bois et qu'un coup de chiffon n'a pas su faire disparaître, à cause que le bois il reste poreux. Et les bancs aussi, sont les même, exactement, que l'on use avec les fonds de pantalon. Et la tasse rouge avec des pois blancs, à votre gauche, sûrement qu'on la retrouverait encore au fond de l'armoire qui pourtant elle a changé. L'ancienne n'était peut-être qu'un vieux buffet cironné, juste bon alimenter le feu que l'on fait encore dans l'ancien creux que l'on garde depuis que l'on a arrêté la fabrication des fromages, il y a de cela trois ans. Alors on a monté une autre armoire, celle de la tante Adèle que depuis lors l'on a décapée pour lui donner l'aspect bois, tandis qu'alors elle était beige, vous savez, recouverte de ce vernis universel dont on badigeonnait les cuisines et dont il est si difficile de venir à bout. Coriace, ces vieux vernis à l'huile d'autrefois dont les couches étaient épaisses et qui vous recouvraient des planches que l'on avait toujours vues nues pendant des

décennies voire des siècles, un peu foncées il est vrai, à cause de la lumière, du peu qu'il y en avait dans ces vieilles cuisines provenant d'une unique fenêtre, et de la fumée aussi. Alors, pour faire plus clair, on barbouillait, de la grosse ouvrage vite achevée. Et puis après, le pinceau que l'on avait oublié dans une boîte de conserve vide avec un peu d'eau dans le fond, quand celle-ci s'était évaporée, il était devenu tout sec.

Sur l'enrochoir, sous la seule fenêtre visible, on devine des ustensiles d'acier chromé qui brillent, on voit un bidon de fer blanc, un couvercle de boille. La fenêtre est à six carreaux, tandis qu'autrefois elle l'était à douze ou seize ou même plus. L'encadrement par contre n'a pas changé.

C'est ici la cuisine de Malevaux-dessus dans son étonnante simplicité, dans sa rusticité de montagne, authentique, sans même avoir eu une seule fois ses vieux murs de chaux qui se dégrevillent, à cause de l'humidité et du salpêtre, remis en état. On les rafraîchira plus tard, quand notre père aura abandonné sa laiterie et qu'il viendra ici berger au chalet. Cela redonnera de la lumière à cette pièce qui en manque, et c'est pour ça qu'on a laissé la porte ouverte, mais parce qu'aussi, exceptionnellement en ce début de juin, il fait chaud.

Là-bas, au coin, Le Blu, il esquisse un sourire. Un sourire de famille, pourrait-on dire, tant cette mine là on l'a déjà connue de des oncles qui ne sont plus. Une famille bien ? Une famille, simplement, avec ses hauts et ses bas, avec ses rognes et ses grognes, ses disputes, ses arrangements, ses façons de faire, et surtout ses obligations de se supporter mutuellement quelque soient les défauts des uns et des autres. Souvent on fait semblant. C'est encore la meilleure des méthodes. On garde des choses en soi, ou que l'on ne révèle que dans le cadre étroit de sa propre famille. Alors des fois, à cause de ces choses que l'on dit dans les cuisines quand on mange, dès qu'on retrouve les autres on leur fait la mauvaise mine pendant un mois. Et puis la réalité reprend le dessus. On se parle à nouveau. Et c'est ainsi, ni bon ni mauvais, bien au contraire !

Les tables, avec les veines du bois, avec les taches de vin, parce qu'ici on ne met même pas une nappe quelconque, en papier blanc ou en tissu de même couleur. On appuie sur son rebord ses avant-bras, le coude gauche plié à angle droit.

Des jeunes qui ont leurs tignasses, qui sont beaux, somme toute, qui ont de l'avenir. Feront-ils toute leur vie à la campagne, ne quitteront-ils jamais leurs vaches pour tenter autre chose, mais quoi d'autre qui ait la richesse d'une vie agricole, dure certes, car elle se passe en partie dehors et parfois et même souvent il pleut ou il neige, mais c'est quand même aussi du plein soleil sur les fermes, les champs et les vergers. Et il fait bon, il fait doux, et la vie renaît, et c'est si beau la vie, tandis qu'en usine, on crève. D'ailleurs ils sont de plaine, et là-bas, l'usine, elle n'existe pas. Elle est inconnue. De bleu, ils ne savent pas leur bonheur ! Ils n'ont rien que la campagne, d'énormes triquets de celle-ci avec même des fois pas un arbre à proximité. On a tout coupé, on a supprimé les haies. On voulait du net, où les tracteurs, car ici il y a longtemps que l'on en

a, puissent aller ronflant la caisse sans s'arrêter jamais. Mais de la belle campagne, malgré tout où la forêt n'est jamais loin, et puis que dîtes-vous quand les blés sont mûrs ou que le colza est en fleur ?

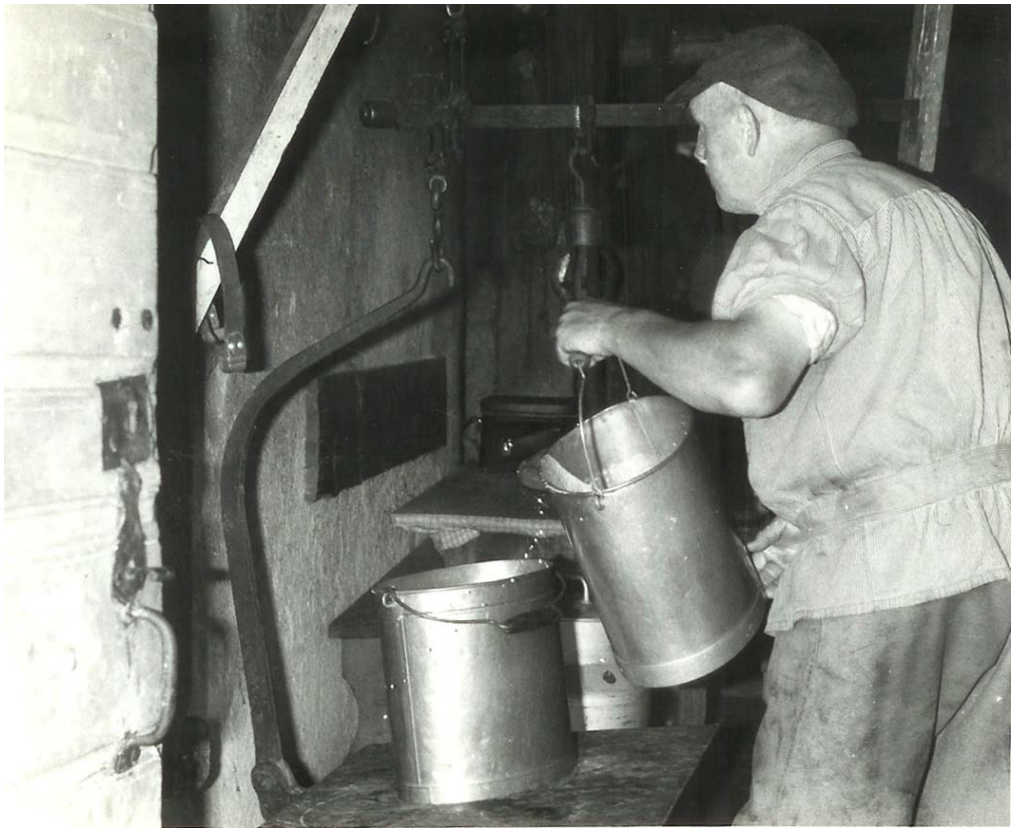
Dans le plat de fer émaillé il y avait certainement des pâtes. Et celles-ci se refroidissent vite de ce qu'il n'y a rien dessous pour les réchauffer. Le nescafé sera servi dans des tasses ordinaires. Et puis bientôt, tous, on sortira sur le devant du chalet. Alors on verra les vaches brouter dans la clairière en direction de l'étang, et on ira près d'elles pour les regarder, admirer la ligne de leur croupe, la grosseur de leur tétine, ces belles cornes qu'elles ont, toutes de même race et sans qu'on s'interroge, ne serait-ce qu'une seule seconde, sur la possibilité qu'il y aurait d'en avoir d'une autre. Des bêtes bien charpentées et dont l'allure générale est bonne.

C'est donc ici au tout début de juin. C'est un beau jour de printemps, tandis que chacun s'en ira bientôt et redescendra sur le village pour d'aucuns, pour d'autres sur la plaine, laissant ici pour traire le berger et le Blu, qui viendra s'aider pour cela au moins les premières semaines de la saison, quand il y a beaucoup de lait.

Une heure au chalet avec mon père

Il trouva son équilibre là-haut. Pour lui désormais le bas n'était plus significatif que d'emmerdements. Domaine, commerce, administration, encore que là ma mère en faisait plus que lui, locataires pourris, il aurait voulu que tout ça soit au fond du lac pour qu'il puisse renaître quant à lui d'une vie nouvelle, tandis que la vieille que l'on traînait, elle était usée jusqu'à la corde, ne restait plus que un ou deux fils et c'était la grande et définitive cupesse, on veut dire par là le coup de flingot qui met un terme à tous vos problèmes. Tant pis, tant mieux, il est de certaines vies dont la perte serait une bénédiction. Tandis que là-haut, sans penser que l'existence pourrait y être sans problèmes, elle lui amenait cette solitude dont il avait besoin, ces espaces non pas nus, mais peu fréquentés où il se trouvait à l'aise. Un chalet et puis les pâturages qui l'entourent, n'allant en somme que peu dans les forêts où il n'avait rien à faire, milieu naturel qu'il comprenait mal. Tandis que le chalet et les pâturages, plus qu'ailleurs il s'y trouvait bien, encore qu'aussi pour les pâturages, il ne fréquentait que peu ceux situés à une certaine distance, à cause de sa mauvaise jambe et du peu de volonté qu'il avait à se déplacer. Il restait donc dans la proximité immédiate du chalet. Il allait d'une citerne à l'autre pour puiser l'eau et remplir les bassins, quelle corvée par les grandes chaleurs de l'été, et puis il gagnait son plan, là, un peu sur la hauteur, qu'il améliorait, où il avait son chantier, disait-il. Et son travail y était de couper des buissons, de casser des cailloux, de boucher des lésines, d'engraisser ce pâturage ou refaire de l'humus sur ce qui n'était que caillasse avec tout ce dont vous n'aviez plus que faire en bas, fumier de vache ou de poule, sciure, déchets de bois. Et c'est vrai qu'avec le temps, tout cela se

transformerait en terre et que sur celle-ci pousserait une herbe drue dont le bétail ferait son délice. Et que cela redevienne pâturage, tandis que ce n'avait été longtemps que lésines et compagnie, c'était sa fierté.



Un chalet. Il en sentait battre le cœur. Il connaissait sa vie. Il l'aimait. Il était le sien. Il y vivait. Il y dormait. Il y mangeait. Seul, mais sans que cela ne le gêne. La solitude était même désormais son amie. Et pas de chien, que les bêtes sur les pâturages, et puis à l'écurie, car il attachait encore tous les jours, et puis il restait quelques vaches, non plus le grand troupeau d'autrefois tandis que l'on fromageait, quelques dernières bêtes laitières, les siennes, lait dont il engraissait des veaux qu'il vendrait comme bétail de boucherie.

Mon père, on le voyait préparer ses mixtures sur le plateau de la romaine. Il y mettait de l'attention. Il faisait cela en connaisseur avisé, mesurant le lait, rajoutant, pesant le tout. Un bidon de fer blanc était sur le plateau, probablement avec de la farine mélangée à de l'eau tiède ou chaude dedans, et d'un autre bidon rempli de lait il versait dans le premier. On voyait le lait couler d'un bidon à l'autre, on sentait l'odeur du lait, on voyait sa belle couleur appétissante. Les veaux apprécieraient, qui se trouvaient en ce moment même à l'écurie, à deux pas de là. On voyait la porte de bois qui la séparait de la cuisine, avec son loquet si particulier, avec son système de charnière à l'ancienne, un simple axe taillé dans l'épaisseur de la dernière planche plus épaisse, le haut et le bas pris dans les trous que l'on avait fait en haut et en bas.

Et il était là, mon père, manches retroussées, mandzon, ses deux paires de pantalons. A moins qu'il n'ait réussi à en enlever une paire parce qu'on était au cœur de l'été. La romaine, elle était pendue à une potence pivotant contre le mur, celui placé entre la cuisine de la cave à fromage, avec plein de chaux qui se dégreville, à cause du sel et des salpêtres qui proviennent d'anciennes activités dont la présence perdurerait à jamais dans l'épaisseur même du mur.

Mon père avait mis sa casquette de laquelle il ne se séparait que rarement. Il n'aimait pas avoir la tête nue, avec le peu de cheveux qu'il lui restait encore, juste une bande autour de la tête, le dessus du crâne chauve depuis longtemps déjà. Il avait le geste appliqué, attentif à ce que sa préparation soit la même que hier. Faite du lait de ses vaches et de la farine qu'il avait prise dans un sac que l'on trouvait contre le mur de l'écurie, sous l'escalier qui mène au galetas et aux deux chambres du haut.

Tout ça des choses connues et archi-connues, aimées pourtant, et dans leur matière même. Sentiments que bien entendu l'on n'analyse pas. Qui sont en soi sans même qu'on ne le sache. C'est ainsi. Et l'on va de telle manière de la cuisine à l'écurie, de l'écurie à la cuisine, puis on sort pour on ne sait quoi. Et l'on ne fait ainsi que d'aller et venir pendant une journée que l'on remplit de telle manière. Et elles se suivent, les journées, pour vous mener gentiment bientôt contre l'automne où ce sera la descente et que vos veaux, maintenant qu'ils sont gros, vous pourrez les vendre au boucher du coin qui n'en donne jamais tout à fait ce qu'il devrait. Vous comprenez, la viande, ces jours-ci, elle est à la baisse. Elle était toujours à la baisse et sans que celle-ci ne se répercute pour autant sur le client qui disait même qu'elle était si chère qu'il ne pourrait bientôt plus s'en payer !

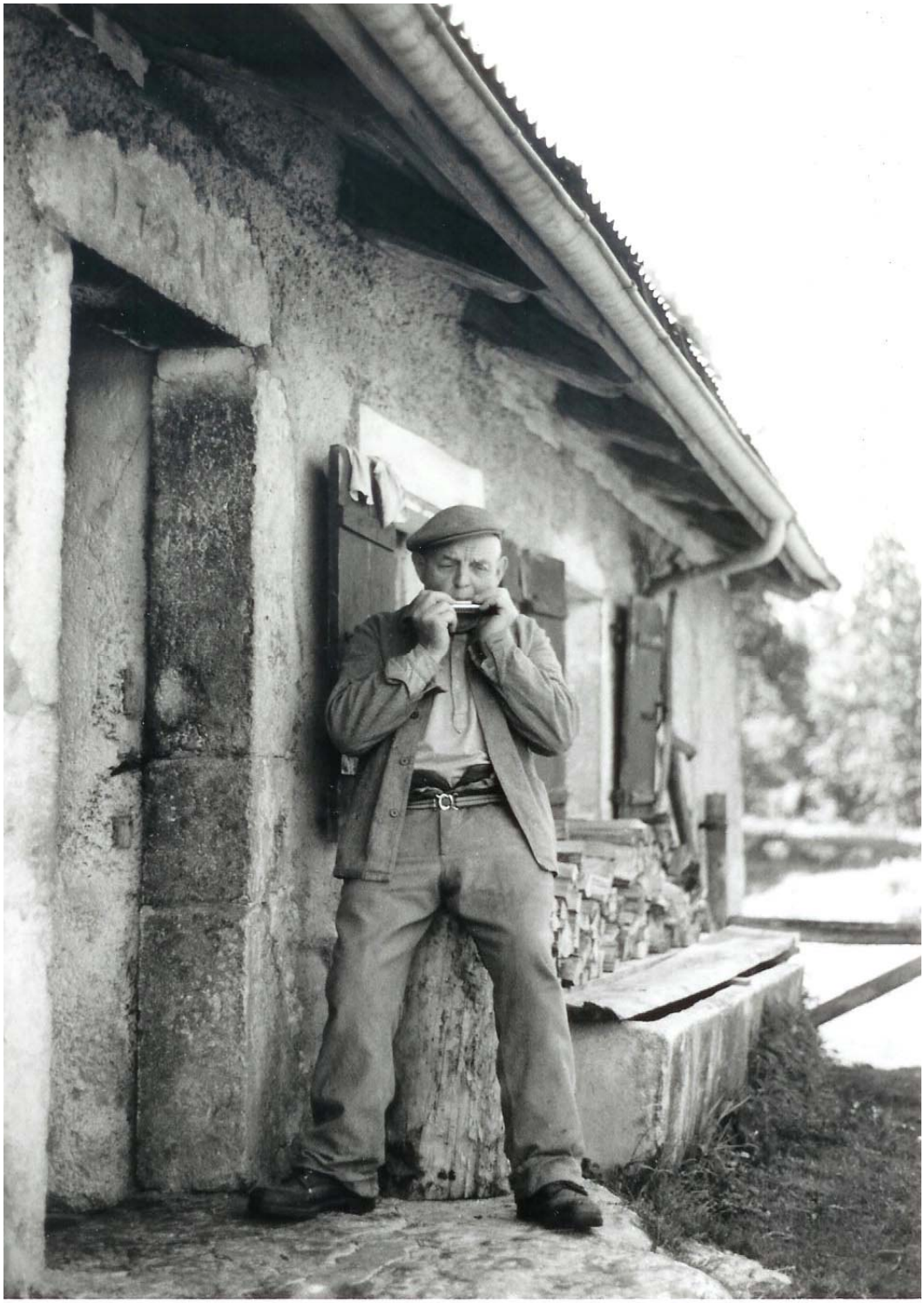
Un chalet, une ambiance, mon père en cette ambiance, qui allait y vivre pas loin de quinze ans, ses saisons d'été il s'entend. Car ici, en d'autres temps, c'est invivable. Il fait si froid, il fait si humide, et c'est si triste finalement que vous avez encore hâte de redescendre au village et de retrouver tout ce que vous aviez promis de mettre au fond du lac !

Mon père joue de la musique à bouche

On le retrouve mon père sur le devant du chalet, et il joue de la musique à bouche. La journée est finie. Il est tranquille, heureux. Il est là, debout mais en même temps presque assis sur le tronc qui est posé sur les pierres que l'on trouve devant la porte. C'est l'aménagement extérieur de cette époque, avec le bassin posé sous les fenêtres et sur lequel on a entêché du bois, du sapin.

Mon père, dans son authenticité, dans cette manière qu'il avait de vivre qui n'appartenait qu'à lui, non il n'avait été cherché nulle part une inspiration quelconque en vue de mener sa vie en ces lieux. Avec ses deux paires de pantalons, ici c'est certain, sa veste de tissu bleu clair et non plus son mandzon, un petit air frais, avec les bras nus, ne vous conviendrait pas. Il a sa casquette,

ses gros souliers, sa chemise. Point de montre, ou celle-ci simplement mise dans sa poche mélangée a des brins de tabac. Quand il va sur son chantier, de temps en temps il pose sa pioche, fouille sa poche et la ressort pour voir l'heure qu'il y a dessus. C'est pourtant une montre bracelet, et non une montre de poche, et le bracelet est métallique. Avec il y a aussi son paquet de tabac et ses allumettes,



plus deux ou trois coquilles de noix. Il grignote souvent, mon père, un peu à la manière de ces écureuils qu'il peut voir traverser le chemin pour aller se réfugier sur un arbre !

Mon père, les yeux presque fermés parce qu'il joue, qu'il retrouve quelque passé oublié grâce à la musique, qu'il pénètre en un autre monde lui appartenant à lui seul. Du reste il s'en fout. Il est là, sans souci du lendemain, sans vains regards sur le passé qu'il oublie et dont même il ne faut plus lui parler. Ce qu'il a vécu, de l'ancien, c'est derrière, on n'y pense plus. Des misères, des gains modestes, mais quelle importance maintenant ? Ca ne lui appartient plus. Cette vie-là, c'était presque celle d'un autre, mais non pas la sienne. Il est là et il joue. Il est là au chalet et il ne pense pas au bas. Il a tout ce dont il a besoin, sa musique à bouche, et dans la cuisine, il fait deux pas et il y est, son souper qui l'attend dans l'armoire. Il vient d'ailleurs de faire le feu, couper un peu cette humidité qui revient en fin de journée. Les volets sont naturellement ouverts. On voit le toit, la chéneau. On lit la date de la construction du chalet, 1721 sur la pierre au-dessus de la porte. C'est donc là un très vieux chalet, l'un des seuls de la région qui n'ait pas brûlé une fois ou l'autre. Dans la pierre de taille, au niveau de la poignée, il y a un dégagement afin que la main ne frotte pas contre le rugueux de la matière. Et le trou, à force, avec toutes ces mains qui le touche quant même avec les nies, il est presque lisse, il fut fait, on le suppose, au début qu'il y eut ces pierres de taille. On voit le mur de la cuisine et un crochet de fer planté dans la pierre et qui ne sert plus. On les sait, ces choses. On les connaît par cœur. Lui et moi.

Il joue. Il ne s'inquiète pas de vous qui le prenez en photo. Que cela constitue un jour un témoignage irremplaçable ? Il s'en fiche. Il n'aime d'ailleurs pas trop les photos. Mais là, pour une fois, il demeure indifférent. Il vous laisse faire sans rien vous dire. Il est dans ses mélodies. Il essuie de temps en temps sa musique contre le tissu de son pantalon, au niveau de la cuisse, pour enlever le trop de salive qu'il y a dans les trous, et c'est pour ça, qu'une musique, ça ne se prête pas. T'imagines les bouchères ?

- Tu joues quoi, qu'on lui dit.

Il ne se souvient plus du titre, mais la mélodie, par contre, elle n'est pas oubliée. Elle ne s'oubliera pas d'ailleurs, jamais. On a la mémoire des sons, que c'en est pas croyable. On pourrait vous jouer des centaines de morceaux. On n'a pas oublié une seule note. Et celles-ci, on peut les faire sur cet instrument si marginal en somme, sans que l'on ne réfléchisse d'aucune manière. C'est prodigieux. C'est la magie de la musique. Et puis une musique à bouche, ça vous prend si peu de place. Allez, hop, dans la poche. Mais pourtant quand on la ressort, avec elle vous êtes capable de créer un monde, mélancolique souvent.

On voit au-delà du chalet de la lumière encore sur le pâturage. On est donc loin d'avoir atteint le crépuscule quoique déjà la température baisse un peu, à cause que l'on va contre l'automne.

On va toujours contre l'automne, quand l'on est au chalet !